

Supplément au SOP n° 211, septembre-octobre 1996

## **PELERINAGE EN RUSSIE**

Un prêtre orthodoxe français  
découvre l'Eglise russe

Récit de voyage par le père André BORRELY,  
recteur de la paroisse Saint-Irénée  
de Marseille (Bouches-du-Rhône)

(12-29 juillet 1996)

Service orthodoxe  
de presse et d'information  
14, rue Victor-Hugo  
92400 COURBEVOIE  
Tél. (1) 43 33 52 48  
Fax (1) 43 33 86 72

*Abonnements :  
voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Eglise orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 211.A

## Pèlerinage en Russie

Du 12 au 29 juillet dernier, mon épouse et moi-même avons eu la joie de participer à un pèlerinage en Russie par voie fluviale, pèlerinage remarquablement organisé, du côté français par le P. Nicolas Rehbinden, et du côté russe par l'*Institut saint Tikhon* et par la *Fraternité du Saint Sauveur* de Moscou.

Ce pèlerinage nous a conduits successivement, par le canal reliant Moscou à la Volga, à Tver<sup>1</sup> puis, en suivant le cours lent et majestueux de la Volga, à Ouglitch, Iaroslavl, Kostroma, jusqu'à Nijni-Novgorod où nous avons suivi l'Oka jusqu'à Kolomna en passant par Makariev, Mourom, Kassimov, Riazan. Une escale d'une journée à Mourom nous a permis de pénétrer dans la Russie profonde en allant jusqu'à Diveyevo vénérer avec émotion les reliques de saint Séraphim de Sarov. Et de Kolomna nous sommes revenus à Moscou par la Moscova.

Il ne s'agissait pas d'un voyage touristique, d'un voyage d'agrément, mais d'un **pèlerinage**. Un touriste voyage pour son plaisir et/ou son instruction personnelle. En 1838, dans ses *Mémoires d'un touriste*, Stendhal entendait ce mot dans le sens d'une personne prenant le temps de parcourir un pays et d'en visiter les curiosités pour son plaisir. De même, visitant comme nous Tver et Nijni-Novgorod durant l'été 1859, Théophile Gautier, dans son *Voyage en Russie*, s'affirme comme touriste, poussé par le *démon du voyage* qui lui a *susurré* le nom magique de Nijni-Novgorod. Et il écrit : *Le voyage en lui-même est ce qui nous intéresse le plus*. Nous, nous n'avons pas effectué ce voyage dans cet esprit-là. En effet, de très nombreuses et parfois très longues célébrations -- une heure de prière quotidienne ( une demi-heure le matin, une demi-heure le soir ), la bénédiction du navire et du pèlerinage<sup>2</sup>, de nombreuses liturgies précédées de vigiles d'une longueur de deux à trois heures, des offices de molébène, des offices d'Acatiste ( à la Mère de Dieu, à saint Séraphim de Sarov ), une pannychide pour la famille impériale<sup>3</sup> -- eurent pour finalité essentielle de **transfigurer en pèlerinage** ce qui sans elles n'eût été qu'occasion de jouir des couchers de soleil sur la Volga, de s'accorder à la large cadence de ces espaces toujours recommencés que sont les forêts de bouleaux. Un soir tout particulièrement me fut donnée la grâce de sentir en profondeur la différence d'*ordre* -- au sens pascalien -- séparant un tel pèlerinage de ce que peut offrir le *Club Méditerranée* dont j'aperçus un autre jour un autocar dans Moscou. Notre bateau avançait en silence sur la Volga bordée, sur les deux rives, d'une épaisse forêt. Des touristes ordinaires n'eussent titubé de joie -- et, certes, c'eût été déjà beaucoup -- que devant l'indicible beauté du soleil couchant ensanglantant le fleuve immense. Nous, nous jouissions de l'inoubliable spectacle, mais simultanément nous expérimentions une beauté qui transcendait la beauté naturelle : à l'avant du navire, nous étions six prêtres en étoles et surmanches d'or -- à la manière russe -- entourés de tout le groupe des pèlerins. Et nous chantions -- pas moi, cependant, qui ne parle et ne comprends que la langue de saint Jean Chrysostome et celle de Mauriac -- l'hymne Acatiste à la Mère de Dieu. Ce qu'en grec nous appelons les χαίρε-

<sup>1</sup> A partir de 1931, les Bolcheviks appelèrent Tver *Kalinine*. C'est une très ancienne ville de commerce de 450.000 habitants mentionnée pour la première fois en 1135.

<sup>2</sup> Peu avant d'arriver à Ouglitch, le lundi 15 juillet, au terme de l'ἑγχεσμός, six prêtres en chasubles d'or traversent le navire et pénètrent dans chaque cabine.

<sup>3</sup> Dans la nuit du 17 au 18 juillet 1917, le tsar Nicolas II et toute sa famille furent assassinés à Iekaterinbourg dans la maison Ipatiev. Le 19 juillet, à Kostroma, nous visitâmes une exposition sur la famille des derniers Romanov dans le musée Ipatiev, autrefois le monastère *Ipatievsky*, c'est-à-dire de *Saint Hypatius* ( XIV<sup>e</sup> siècle ). Une photographie est particulièrement poignante, celle de Nicolas II après son abdication en faveur du grand-duc Michel Alexandrovitch, le 2 mars 1918. La dynastie des Romanov a terminé son existence dans la maison Ipatiev après l'avoir commencée, trois cents ans plus tôt, dans le monastère *Ipatievsky* de Kostroma où, durant six heures, les ambassadeurs, venus de Moscou, du *Zemski Sobor*, c'est-à-dire du Conseil des délégués des villes, entreprirent de décider Mikhaïl Feodorovitch, premier tsar Romanov de 1605 à 1613, à accepter le trône impérial. Quant à la grande-duchesse Elisabeth, soeur de la dernière tsarine Alexandra Fedorovna, elle fut jetée dans une fosse avec une autre personne. Leur agonie dura trois jours au cours desquels on les entendit chanter des chants liturgiques. La grande-duchesse Elisabeth a été canonisée.

τιςμοι et qui, dans cette langue, est si beau au plan de la littérature, est, en tant que mélodie slave, une des plus belles choses qui soient au monde, selon moi.

Et parce qu'un pèlerinage en Russie organisé et vécu par des Orthodoxes diffère de la manière que je viens de dire des prestations du *Club Méditerranée*, je n'ai pas l'intention de publier dans cet article un journal de voyage chronologiquement rigoureux. Au lieu d'effectuer une analyse descriptive et événementielle demeurant quelque peu à la surface des choses, je voudrais tenter une synthèse, nécessairement personnelle, voire subjective, mais dont l'intérêt sera peut-être de chercher à évoquer le **voyage intérieur** qu'est, en fin de compte, un pèlerinage.

## Terre de souffrance : le devoir de mémoire

Dans *Iphigénie à Aulis* d'Euripide, Agamemnon achève le prologue de la pièce par ce vers : *On ne vient pas au monde sans donner prise à la souffrance* ( v/ 163 ). La Russie que j'ai vue pour la première et peut-être pour la dernière fois de ma vie, je l'ai tout d'abord et intensément *sentie* comme une **terre de souffrance**, de souffrance par le fait de la violence.

Une des églises d'Ouglitch, actuellement encore transformée en musée, porte le nom de *Saint-Dimitri-sur-le-sang*. Le 15 mai 1591, dans le kremlin<sup>1</sup> d'Ouglitch, le jeune tsarévitch Dimitri, âgé de dix ans, le fils d'Ivan le Terrible et de la huitième épouse de celui-ci, Marie Fedorovna Nagoï, avait été assassiné. La rumeur publique accusa le premier boyard Boris Godounov d'avoir ordonné l'attentat. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'église fut construite sur le lieu même où mourut l'enfant. A chaque étape de notre pèlerinage dans l'espace, mais aussi dans le temps historique de l'ancienne Russie, nous retrouvons cet intarissable suintement de l'humaine souffrance s'écoulant indéfiniment de notre pauvre substance : les ravages des polono-lituanais ( à Ouglitch notamment, au monastère *Saint-Alexis*<sup>2</sup> où beaucoup de gens furent ensevelis vivants, et au monastère *Saint-Nicolas* d'Ouleïma, à 12 km au sud-est d'Ouglitch, à celui de la *Tolga* où, en 1609, le monastère -- désormais occupé par des moniales, mais qui était alors un monastère d'hommes -- fut complètement détruit et tous les moines tués : on les commémore tous les jours au réfectoire et à la liturgie ), les ravages des Tatars ( à Ouglitch, à Kassimov complètement rasée par les Tatars en 1372 ), et les ravages des princes russes eux-mêmes ( au XIV<sup>e</sup> siècle à Ouglitch ).

Mais on ne saurait contester raisonnablement le fait que c'est de 1918 à 1941 que la terre russe fut, davantage qu'elle ne l'avait jamais été, une terre de souffrance et de violence.<sup>3</sup> Et elle le fut alors essentiellement **parce qu'elle était chrétienne**, subissant *la persécution la plus terrible qu'ait jamais connue le monde chrétien*<sup>4</sup>. A l'instar du *Belomorsko-Baltiïski kanal imeni Stalina* ( le *Canal Staline Mer-Blanche-Baltique* ), le *Volgokanal*, le Canal de Moscou à Doubna, par lequel nous avons entrepris notre pèlerinage pour rejoindre la Volga, fut creusé sur 128km, de 1932 à 1937, pour relier Moscou à la Volga, par des centaines de milliers de *Zek* ( ou *Z/K* )<sup>5</sup>, par des gens tout à fait innocents. Des paysans, de intellectuels, des professeurs, des gens de la noblesse, qui n'avaient commis aucune faute et que rien, dans leur passé, n'avait préparés à la violence, creusèrent

<sup>1</sup> On croit trop souvent qu'il n'y a de kremlin qu'à Moscou. En réalité, le mot -- qui date du XIV<sup>e</sup> siècle -- désigne la partie principale d'une ville dans la Russie ancienne. Cette partie était entourée par une enceinte, suivie d'un fossé puis d'un haut rempart de terre sur lequel s'élevait un mur de bois de chêne. S'y trouvaient généralement la maison du prince ou l'habitation de son lieutenant, les dépôts d'armes et de munitions, des maisons vides en temps de paix, mais destinées à abriter les citadins en cas de siège, les demeures des nobles guerriers ( *boïare* ou *boyards* ), des agents princiers et des gens d'armes. Dans cette partie centrale se situait également la cathédrale ou l'église.

<sup>2</sup> Monastère d'hommes fondé au XIV<sup>e</sup> siècle, le plus ancien sur le territoire d'Ouglitch, fondé par le métropolite de Moscou Alexis.

<sup>3</sup> Michel de Saint-Pierre écrit : *L'histoire de la Russie, de 1613 à 1917 -- c'est-à-dire pendant le règne des Romanov -- est sans doute la plus sanglante, la plus fertile en monstruosité de tout genre sur quoi l'attention d'un historien puisse se pencher. Elle ne le cède en horreur qu'aux débuts de la Révolution -- puis aux fameuses "purges" de Staline*. ( *Le drame des Romanov*, t. I. L'Ascension. Coll. Le livre de poche, n° 3123. R.Laifont, 1967, p. 25 ).

<sup>4</sup> O. Clément. *L'Eglise orthodoxe*. Coll. *Que sais-je ?* N° 949. P.U.F., 1961, p. 23.

<sup>5</sup> Abréviation du mot *zaklioutchienny*, qui signifie détenu. Nom donné aux prisonniers des goulags.

ce canal à plus de cinq mètres de profondeur, et sur quatre-vingt-cinq mètres de largeur au sommet, *le tout presque uniquement avec l'aide de la pioche, de la bêche et de la pelle*<sup>1</sup>. Le canal fut construit vingt-quatre heures sur vingt-quatre<sup>2</sup>. Il est sept fois plus grand que le *Belomorkanal* par le volume de terre remuée, et comparable au Canal de Panama et au Canal de Suez<sup>3</sup>. Ce canal sur lequel nous voguions est comme une immense fosse commune en quelle périrent des milliers et des milliers de chrétiens innocents qui témoignèrent d'une grande humilité et d'une grande fermeté dans leur foi, qui se révélèrent être des hommes et des femmes exceptionnels et qui, désormais, dans l'espace de la communion des saints, constituent cette *nuée de témoins* dont nous parle l'*Epître aux Hébreux*, nuée qui nous *enveloppe* et nous accompagne ( *He 12, 1* ). Or, le dessein du Seigneur sur nous<sup>4</sup> fut que nous célébrions les Vigiles dominicales en allant à Tver le jour précisément où le diocèse de Tver célébrait la fête de tous les saints de la terre de Tver.

Le dimanche, à Tver, dans l'église de l'Ascension, nous vénérames la châsse en bois de l'évêque Thaddée dont le procès de canonisation est en cours. Cet évêque fut noyé par les bolcheviks dans une fosse. A Tver encore, j'ai retrouvé la trace de *L'Archipel du Goulag* lorsque, visitant l'église *Notre-Dame-Joie-des-affligés*, j'appris qu'en 1937, le Recteur fut envoyé dans les camps où il mourut. Et c'est avec émotion que j'appris également qu'à l'heure actuelle sa petite-fille fréquente l'église ouverte à nouveau au culte après avoir été transformée en entrepôt. Ainsi donc, un prêtre offrait les saints Dons dans cette église. Il finit par devenir lui-même offrande. Et maintenant, lorsqu'elle vient communier à ces mêmes Dons, sa petite-fille a en lui un fervent intercesseur auprès de l'Agneau égorgé mais ressuscité. Terre de souffrance, terre de violence, mais aussi terre transfigurée par le mystère de la communion des saints.

Mystère que j'ai retrouvé à Kassimov où, en 1918, un archiprêtre, le P. Matthieu, Recteur de l'église de la *Dormition*, -- dédiée désormais aux nouveaux martyrs de Russie -- eut le courage de dire à un commissaire politique qu'il faisait fusiller des innocents. Il fut lui-même fusillé pour cette audace. Mais le peloton d'exécution refusa de tirer sur le prêtre. Le commissaire fit alors lui-même la sale besogne. Quelques années plus tard, quand le misérable fut à l'agonie, dans d'atroces souffrances cérébrales, il demanda pardon au P. Matthieu. En 1937, ce fut au tour du successeur du P. Matthieu d'être fusillé. Le lecteur de cette église était le petit-fils de ce second martyr. On l'arrêta comme son grand-père. Et celui-ci de reconforter son petit-fils en lui citant les *Béatitudes*. Voilà donc une communauté paroissiale qui, en vingt ans à peine, a fourni à la Russie deux saints martyrs ! Quelle richesse spirituelle pour les chrétiens qui, actuellement, célèbrent les saints Mystères dans cette église ! Ceux, parmi nous, qui en sont capables, chantent le tropaire en l'honneur des nouveaux martyrs. Le P. Vladimir, qui nous fait visiter les églises de Kassimov, a composé un office en l'honneur de ces nouveaux martyrs, et il a obtenu de l'archevêque Simon de Riazan et Kassimov l'autorisation de le célébrer dans la région de Kassimov. De tous les prêtres qui, à Kassimov, furent envoyés dans les camps, un seul a pu revenir. C'était le père du P. Vladimir. Il célébrait dans l'église où maintenant célèbre son fils. Le P. Vladimir est fils de prêtre, neveu de prêtre, frère de prêtre et père de deux prêtres recteurs de deux paroisses à Kassimov. L'église fut fermée en 1941, le père du P. Vladimir fut envoyé au Goulag. Lorsqu'il en revint, il n'avait pas de chaussures et il était insuffisamment vêtu pour oser se montrer en public. *Nous étions très pauvres*, remarque le P. Vladimir.

Il y a en ce moment 6.500 néo-martyrs "catalogués". Un premier volume de 1.000/1.500 pages va paraître en librairie pour les faire connaître. Le Patriarche et les évêques ont demandé à toutes

<sup>1</sup> A. Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag, 1918-1956. Essai d'investigation littéraire. Troisième et quatrième parties*, t.II. Ed. du Seuil, 1974, p. 433. Pour simplifier, cet ouvrage sera par la suite simplement cité sous le sigle A.G. t. I ( *Première et deuxième parties*, Seuil, 1974 ), t.III ( *Cinquième, sixième et septième parties*, Seuil, 1976 )

<sup>2</sup> A.G. t. II, p. 82.

<sup>3</sup> A.G. t. II, p. 433.

<sup>4</sup> Pour un chrétien, comme déjà pour l'homme de la Bible, il n'y a pas de hasard, mais toujours le dessein du Père éternel sur chacun d'entre nous. *Comment pourrait-il y avoir du hasard dans le Royaume du Dieu tout-puissant ?* ( P. Jean de Cronstadt *Ma vie en Christ*. Coll. *Spiritualité orientale*, n°27, p. 42.)

les paroisses de réunir des informations sur tous ceux qui furent suppliciés et assassinés pour leur foi. Une équipe de trois à cinq personnes travaille quotidiennement aux archives du KGB. On estime qu'à la fin de 1996 le nombre sera de quelque 10.000 noms. Il s'agit de ne pas laisser dans l'oubli, non seulement ceux qui furent fusillés, mais aussi tous les confesseurs de la foi chrétienne, tous ceux qui, pour leur foi, furent internés dans les camps. Ceux qui souffrirent ainsi pour leur foi furent beaucoup plus de 500.000, entre 500.000 et 1.000.000. On peut penser que quelque 200.000 prêtres, moines et moniales furent fusillés. En fait, ce furent des millions de gens qui souffrirent pour leur foi. En effet, en ce temps-là chaque paysan était chrétien. La paysannerie était alors la base de l'Orthodoxie russe, ce qui n'est plus le cas<sup>1</sup>. La répression des paysans ne prenait pas nécessairement une forme explicitement religieuse. Lénine ne voulait pas qu'on pût parler de martyrs. Les dossiers étaient donc considérés soit comme *criminels*, soit comme *politiques*. Pourtant, pour les Bolcheviks, il s'agissait de détruire, par la répression sans jugement, l'assise chrétienne de l'Orthodoxie russe. Beaucoup d'officiers de l'armée russe souffrirent également.

A une vingtaine de kilomètres de Riazan se trouve le monastère de *Saint-Jean-le-Théologien* fondé il y a plus de 800 ans par des moines missionnaires venus de Grèce à l'invitation du prince de Mourom et Riazan pour évangéliser la population de cette région qui était alors encore païenne. Une nuit de 1931, tous les moines furent arrêtés et envoyés dans l'enfer et la jungle des camps. Deux seulement revinrent du Goulag. L'un des deux mourut très vite. L'autre fut secrètement ordonné prêtre. Mais son ordination finit par être connue des agents de la Sécurité d'Etat. Il fut donc renvoyé au Goulag où il mourut. Saint Séraphim de Sarov avait prévu ce temps de détresse infinie pour la pauvre Russie où *l'Antichrist se mettrait à enlever les croix des églises et à détruire les monastères*<sup>2</sup>.

Terre de souffrance et de violence et, en même temps, terre d'amour et de tendresse. Pour parler du fleuve le plus long d'Europe -- 3.700km -- sur lequel nous avons vogué durant six jours<sup>3</sup>, le Russe dira : *Matouchka Volga, notre petite Mère la Volga*. Par cette expression qui personnifie le fleuve, il exprime le fait que la Volga est une nourrice : durant des siècles, la pêche fluviale a constitué l'essentiel de l'alimentation des populations riveraines; la *Matouchka Volga* a été l'abreuvoir des villes dans les principautés de Tver, Iaroslavl, Ouglitch, Nijni-Novgorod, permettant notamment l'irrigation des jardins. De nos jours, elle permet aux usines de produire la force motrice

A proximité du monastère de *Saint-Jean-le-Théologien*, se trouve un village. Avant la Révolution, les paysans de ce village faisaient célébrer chaque année un molébène pour commémorer l'issue heureuse et considérée comme miraculeuse d'un incendie qui, en des temps très anciens, avait frappé les mémoires. Le régime soviétique transforma le village en kolkhoze. Aujourd'hui, c'est l'amnésie : ces kolkhoziens n'ont plus de passé chrétien. A une certaine époque les bolcheviks répandaient le slogan : *Une église dans un kolkhoze est une plaisanterie*<sup>4</sup>. Le danger est présentement d'oublier toute cette souffrance. Il y a donc un impératif catégorique qui s'impose à la conscience chrétienne, à savoir de témoigner de cette réalité. Dans la Russie actuelle, de très nombreuses personnes ont perdu le souvenir de leurs grands-parents. Dans le meilleur des cas, les gens ne peuvent avoir que des souvenirs d'enfants. Il n'y a plus de contemporains de ceux qui pourraient raconter et témoigner. *Plus on s'enfonce dans les décennies, moins il reste de témoins*. Il ne faut pas perdre de vue le fait qu'en ces moments terribles, les parents ne racontaient rien à leurs enfants. Ces gens avaient le coeur serré d'effroi à un degré d'intensité dont nous n'avons plus idée. Ils empor-

<sup>1</sup> Soljénitsyne relate un détail de son départ en train pour le Goulag, détail qui témoigne de cette foi chrétienne d'antan : *A la paisible gare de Torbétévo, ... une vieille paysanne d'arrêta en face de notre fenêtre ... Le train démarra doucement : la vieille éleva ses doigts et dévotement, sans se hâter, traça sur nous le signe de croix* (A.G. t. III, p. 36).

<sup>2</sup> Valentine Zander, *Saint Séraphim de Sarov*. Edition du Comité diocésain d'oeuvres et d'enseignement de l'Eglise russe en Europe occidentale. Troyes, les Imprimeries Paton, ad. p. 29, et Paul Evdokimov in : *Contacts*. N°73-74, 1971, p. 165.

<sup>3</sup> Le bassin de la Volga est d'une superficie de 1.400.000 km<sup>2</sup>, soit plus de deux fois et demi la France.

<sup>4</sup> O.Clément, *L'Eglise orthodoxe*, op. cit. p. 24.

taient donc dans la tombe<sup>1</sup>, sans en parler, le souvenir de leurs tragiques destinées, de leurs souffrances et des persécutions qu'ils avaient endurées. Ainsi que le remarque excellemment Soljénitsyne, *les moujiks sont gens sans voix ni écriture, ils n'ont ni rédigé de réclamations, ni écrit leurs mémoires*<sup>2</sup>.

Et même si l'on était intrépide, même si l'on était capable de rédiger des réclamations, il y avait toutes les dispositions que prenait le MVD<sup>3</sup> pour qu'un homme disparût sans laisser de trace et que ses proches fussent des années durant dans l'ignorance de ce qui lui était arrivé. Aussi ne connaissons-nous jamais le chiffre véritable de cette nuée de martyrs. En entendant évoquer, tout au long de notre pèlerinage, la mémoire de ces hommes et de ces femmes admirables, je songeais à ce passage de la liturgie de saint Basile le Grand : ... *souviens-toi toi-même, ô Dieu, de ceux dont nous-mêmes n'avons point fait mémoire, par ignorance, ou par oubli, ou à cause de la multitude des noms*.

Il faut que le peuple russe retrouve la mémoire de tous ceux qui souffrirent pour leur foi, dont l'existence fut à jamais bouleversée et dévastée et qu'on ne saurait réduire à ceux-là seulement qui étaient officiellement au service de l'Eglise. Ce combat contre l'amnésie est même la condition de la renaissance. *Personne chez nous ne se souvient de rien*, écrit Soljénitsyne. *La mémoire est le point faible par excellence chez les Russes, en particulier la mémoire du mal*<sup>4</sup>. S'agissant du canal creusé par les Zek et que nous avons emprunté, Soljénitsyne écrit ceci, que d'aucuns parmi avaient lu jadis en découvrant son oeuvre et qu'ils pouvaient s'appliquer à eux-mêmes en ce mois de juillet 1996 : *Vous qui vous promenez en vedette sur le canal, pensez chaque fois à ceux qui sont restés au fond*<sup>5</sup>. Et ailleurs Soljénitsyne dit plus brutalement : *Les os qui sont au fond, si c'étaient les tiens ?*<sup>6</sup> En 1996, lorsqu'allant d'Ouglitch à Iaroslavl par la Volga, comme nous l'avons fait, on arrive au lac de Rybinsk, il faut savoir que ce qui est devenu le fond de ce lac était recouvert d'épaisses forêts. Or, Soljénitsyne témoigne : *Elles furent toutes abattues à mains d'homme, on n'y vit jamais l'ombre d'une scie mécanique, branches et rameaux y ont été brûlés par des invalides au dernier degré. Qui, sinon les détenus, travaillerait à l'abattage d'arbres des dix heures de rang, ayant encore à parcourir dans l'obscurité sept kilomètres avant d'arriver à la forêt et autant pour en revenir le soir, par trente degrés au-dessous de zéro et sans connaître d'autres jours de repos dans l'année que le 1er mai et le 7 novembre ?*<sup>7</sup> Il y a présentement un devoir sacré de ne pas oublier les réalités que vécurent tragiquement tous ceux et toutes celles à qui la vie a manqué pour les dire.

## Terre baptisée par immersion, terre déchristianisée

Terre d'une souffrance dont il faut impérativement faire mémoire. Terre délibérément **déchristianisée** après qu'elle eût été **baptisée en profondeur** par immersion.

L'entreprise délibérée de dé-christianiser la Russie prit notamment la forme de la destruction de milliers d'églises et de monastères. La construction du grand barrage de Rybinsk engloutit de nombreux villages et autant d'églises. A Iaroslavl, ville de 668.000 habitants, avant la Révolution il

<sup>1</sup> Lorsqu'ils furent mis dans une tombe... Car, s'agissant du Canal Mer-Blanche-Baltique, Soljénitsyne cite ce texte qui fait frémir : *L'été, des cadavres qui n'ont pas été ramassés à temps il ne reste plus que les os, ils passent dans la bétonneuse, mélanges aux galets. Ainsi sont-ils passés dans le béton de la dernière écluse, près de la ville de Bélomorsk, où ils demeureront pour l'éternité.* (D Vitkovski. *Une demi-vie*, A.G. t. II, p. 78 et t. I, p. 7)

<sup>2</sup> Nous qui avons franchi un certain nombre de décluses après notre départ de Moscou, qu'avons-nous au juste côtoyé ?

<sup>3</sup> A. Soljénitsyne, A.G. t. I, p. 25.

<sup>4</sup> *Ministerstvo Vnutrennikh del* (le Ministère de l'Intérieur).

<sup>5</sup> A.G. t. II, p. 95.

<sup>6</sup> A.G. t. II, p. 433, note 1.

<sup>7</sup> A.G. t. II, p. 80.

<sup>8</sup> A.G. t. II, p. 433.

y avait cinquante églises, cinq monastères, une synagogue, une mosquée et une église catholique-romaine. Après la Révolution, il ne subsista qu'une église orthodoxe et encore ce fut en dehors de la ville. A l'heure actuelle, il y a seize églises en fonction, banlieue comprise, un monastère, une synagogue et une mosquée. A Moscou, 31 églises furent dynamitées. En 1932, l'église du *Sauveur* fut dynamitée de nuit et démolie en quatre jours. Deux ingénieurs qui refusèrent de commettre ce sacrilège, furent fusillés sur place. A Moscou encore, l'église *Notre-Dame-de -Kazan* fut détruite et la profanation trouva son accomplissement dans l'édification d'une vespasienne ! Des nombreuses églises que comprenait la ville de Tver avant la Révolution une seule subsista jusqu'à la *Perestroïka*. Depuis celle-ci, il y en a sept qui sont ouvertes au culte. Tout est à reconstruire. L'archevêque Victor a dû lutter durant trois ans et demi pour qu'on lui rende l'archevêché. Bien entendu, ces difficultés n'ont pas pour cause des raisons idéologiques -- *marxistes-léninistes* --. Simplement, en plus d'un demi-siècle, un état de fait s'est constitué, les locaux ont été occupés, et il faut du temps pour rétablir la situation. A Ouglitch, l'église *Sainte-Paraskevi* fut rasée. Dans la région de Nijni-Novgorod, il y avait 1.500 églises et 25 monastères avant la Révolution. Après la Révolution et jusqu'en 1988, il n'y eut plus que 46 paroisses et pas un seul monastère. Actuellement, il y a 280 paroisses et sept monastères. Dans telle rue de Nijni-Novgorod, il y avait dix-sept églises. Douze d'entre elles furent dynamitées. A Nijni-Novgorod encore, l'église de la *Transfiguration*, dans laquelle on enterrait les princes et les archevêques de Nijni-Novgorod, avait des fresques peintes par Théophane le Grec<sup>1</sup>. Elle fut dynamitée. Sur son emplacement a été édifié un bâtiment administratif dont nous eûmes le loisir de contempler la laideur. Dynamitée elle aussi dans les années 30, la cathédrale de Mourom est actuellement un parc.

Les églises et les monastères qui ne furent pas détruits furent dé-christianisés en étant transformés en prisons ( à Moscou ), en entrepôts pour objets de toutes sortes, en hangars de stockage, par exemple de produits pharmaceutiques ( à Tver, à Iaroslavl -- église *Saint-Elie* de 1640 --, à Nijni-Novgorod ), en musées ( à Tver, à Ouglitch, à Iaroslavl -- église *Saint-Elie* devenue entrepôt puis musée --, à Kostroma ), en salon de coiffure ( chapelle *Notre-Dame-de-Smolensk*, à Kostroma ), en garnison militaire ( à Mourom jusqu'en 1995 ), en salle de sport ( cathédrale de Kassimov ), en école d'agriculture ( monastère *Saint-Jean-le-Théologien* près de Riazan ). Soljénitsyne cite le *Journal rouge* de Petrograd du 6 septembre 1918 indiquant que le premier camp de concentration sera installé à Nijni-Novgorod dans un couvent de femmes vide d'occupantes (...). Les premiers temps, il est prévu d'expédier en camp à Nijni-Novgorod cinq mille personnes<sup>2</sup>. Qu'elle est poignante la coupole de telle église de Tver transformée en entrepôt durant un demi-siècle : sous le délabrement on peut apercevoir les anciennes fresques. A Kassimov, on ne s'est pas contenté de fermer la très belle église de la *Sainte-Trinité*, on a construit un cinéma devant.

La dé-christianisation se manifesta aussi dans les changements d'appellation : la ville de Toutaïev, à proximité de Iaroslavl, s'appelait *Romanov-Boris-et-Gleb* avant la Révolution. Les autorités locales s'emploient à ce que cette ville de 40.000 habitants retrouve son nom chrétien. Elles n'y sont pas encore parvenues. De même, à Iaroslavl, la place *Saint-Elie* est devenue après la Révolution la *Sovietskaïa* sans avoir encore retrouvé sa dénomination chrétienne. Ici comme là, ce n'est pas pour les raisons idéologiques de naguère, mais il faut compter avec la lenteur et la lourdeur de la machine administrative. Cette même lenteur se manifeste dans la permanence de nombreuses statues de Lénine ou, à Iaroslavl, au fronton d'un bâtiment officiel datant de l'ère soviétique, d'une faucille et d'un marteau. Et comment ne pas sentir la volonté de dé-christianiser la *sainte* Russie dans le fait qu'à Moscou de nombreuses stèles funéraires furent prises dans les cimetières pour être utilisées dans le métro ?

<sup>1</sup> Iconographe du début du XVème siècle. Le 28 juillet dernier, nous avons pu admirer, à la galerie Tretyakov, à Moscou, une *Transfiguration*, en détrempe sur bois, de la cathédrale de la *Transfiguration*, à Pereslavl. Au Kremlin de Moscou se trouvent, oeuvres du même iconographe, en détrempe sur bois, du registre de la *Deisis*, de l'iconostase de la cathédrale de l'*Annonciation*, une *Vierge* et un *Saint Basile le Grand*, de 1405.

<sup>2</sup> *A.G.* t.II, p. 17.



Que la Russie actuelle témoigne simultanément qu'elle fut jadis baptisée en profondeur et par immersion, et qu'au XXème siècle elle a été déchristianisée, j'en ai eu l'évidence lorsque j'ai appris qu'à Moscou, depuis maintenant deux ans, l'*Institut Saint-Tikhon* organise des cours de théologie en deux années universitaires **pour des militaires**. En 1996, le diplôme a été décerné à quinze officiers d'active enseignant dans différentes Académies militaires. Sainte Russie baptisée par immersion : imagine-t-on, à Paris, l'*Institut catholique* ( ou l'*Institut Saint-Serge* ) organisant de tels cours pour des militaires français en activité ? Mais pourquoi ces militaires éprouvent-ils le besoin d'étudier la théologie ? C'est ici qu'on rencontre la déchristianisation de la Russie. Les militaires se posent des problèmes éthiques. Ils se sentent concernés par le niveau moral de l'armée, par le fait que les recrues actuelles n'ont aucune éducation morale. C'est un fait que la criminalité est à déplorer dans les villes et les campagnes. On ne croit plus au communisme. Mais, comme le communisme a lui-même déchristianisé la Russie, c'est le néant pour ce qui concerne les valeurs susceptibles de conférer un sens à l'existence humaine. Le français qui n'a jamais mis les pieds en Russie et qui pénètre dans les cathédrales de Tver, de Iaroslavl, de Kostroma, dans les monastères de la Tolga et de Markariev, qui va à Diveyevo, ou qui assiste aux vigiles et à la liturgie dominicales à *Saint-Nicolas-des-forgerons*, à Moscou, se dit : Que de monde ! Mais le P. Alexandre Saltykov me faisait remarquer avec pertinence que cette affluence n'a rien d'extraordinaire si l'on veut bien tenir compte de l'immense étendue de la Russie. La foule de *Saint-Nicolas-des-forgerons* est à comprendre en tenant compte du nombre restreint d'églises ouvertes au culte, notamment en comparaison de ce qu'était la situation avant 1917. En fait, la déchristianisation est importante. Ce sont les villes qui peuvent être un espoir. Je faisais remarquer au P. Alexandre que dès le début du christianisme, l'évangélisation est allée des villes aux campagnes : Thessalonique, Ephèse, Corinthe, Alexandrie, Hippone, Carthage, Lyon, Rome, Milan, etc... Par ailleurs, les dirigeants de l'armée russe sont très préoccupés par le grand nombre de sectes dont certaines sont très actives et fort dangereuses. Même s'ils ne sont pas croyants, ces militaires qui, naguère encore étaient des officiers de l'armée rouge, sont des hommes d'ordre, des traditionalistes. Leur problème est le suivant : par quoi remplacer l'idéologie communiste défunte ? Comment redonner des raisons de vivre à des garçons nés dans une société assez malheureuse pour avoir voulu renier le baptême de la *sainte* Russie, et assez stupide pour avoir donné comme nom à telle rue de Moscou que nous avons empruntée : *Rue des roulements à bille* ! Aux yeux de ces militaires, la seule alternative paraît être l'Orthodoxie. Les dirigeants de l'armée sont donc en train d'établir avec le patriarcat de Moscou des liens qu'on ne saurait imaginer entre l'armée française et l'Eglise catholique en 1996. Ces liens témoignent simultanément et du baptême en profondeur de la *sainte* Russie, et de son inquiétante déchristianisation par les bolcheviks. Une aumônerie militaire est en voie de création. On a proposé à trois officiers de devenir prêtres. Le programme des cours comprend une initiation à l'Orthodoxie, à l'histoire du christianisme en général, à l'histoire de l'Eglise russe, à la liturgie, à la connaissance des sectes, à celle de la Sainte Ecriture.

Le dimanche soir du 14 juillet, sur la Volga, je m'entretins avec notre interprète géorgienne, une femme admirable de foi orthodoxe, de bonté, de totale abnégation. Je découvris qu'elle était en Algérie comme jeune interprète, à Annaba ( Bône ), tandis que j'enseignais près d'Alger. C'est alors qu'en lisant en français les oeuvres de Soljénitsyne, elle commença à y voir clair sur le régime soviétique que jusqu'alors elle tenait pour le meilleur du monde. Elle savait -- sans pouvoir protester -- que le Commissaire politique avait un double de sa clef et qu'il visitait son appartement durant ses absences. Elle devait donc mettre en lieu sûr sa littérature subversive. Jusqu'à la mort de son mari, elle vivait en dehors de l'Eglise quoique baptisée. A partir de 1980/1981 elle revint à la foi. Mais alors sa parenté, ses amis de lui dire : *Tu es folle ! Tu vas perdre ta place !* Elle avait un fils encore jeune. Elle dut le mettre au *Komsomol*<sup>1</sup>, sinon elle risquait de se retrouver sans travail et donc sans

<sup>1</sup> *Union de la jeunesse communiste léniniste*. En 1980, le *Komsomol* comptait 39,5 millions d'adhérents, âgés de 14 à 28 ans. Il encadrait aussi les *petits octobristes* ( 7/9 ans ), ainsi que les *pionniers* ( 9/14 ans ). Le *Komsomol* animait des activités culturelles et sportives, mais son rôle était aussi



ressources pour elle-même et pour son fils. Dans l'immeuble où elle vivait, il y avait quatre appartements. Lorsqu'elle partait à l'église, l'un de ses voisins de palier notait ses allées et venues et les communiquait à la police. Elle vivait donc dans la peur -- peur pour son emploi, peur pour son fils --. Au téléphone, elle ne disait jamais : *Demain, j'irai à l'église*, mais usait de périphrases. Imagine-t-on ce que devait être le contrôle dictatorial du parti et de la police sur les comportements, notamment religieux, lorsque les soviétiques devaient vivre sous le régime de l'*Ouplotnénié*, du *tassement*, c'est-à-dire du logement de plusieurs familles dans un même appartement ? Alors, l'œil du parti et de la police n'avait même pas besoin d'entrebâiller la porte pour s'assurer que vous partiez à l'église : lui et vous étiez dans les mêmes murs ! On peut raisonnablement penser que l'*Ouplotnénié* eut des raisons idéologiques et pas seulement liées à la crise du logement.

## Les ambiguïtés et les incertitudes d'une incontestable résurrection

Les conditions de la liberté commencent à apparaître dans toutes les formes de la vie de l'Eglise russe : dans la vie liturgique, dans la vie familiale, dans l'éducation des enfants, dans les arts de l'Eglise, dans une grande activité d'édition, dans certaines formes d'enseignement et d'éducation. Lorsqu'il y a un peu moins de dix ans, le colosse aux pieds d'argile, l'Etat purement militaire et policier s'est effondré, et quand la liberté est enfin apparue, les courants de la vie authentique qui, en profondeur, n'avaient jamais cessé de circuler<sup>2</sup>, se sont développés.

Le capitaine de notre navire assiste à la liturgie au monastère de la Tolga<sup>3</sup>, comme il assiste, le soir, à l'office des vigiles de Saint Serge à Iaroslavl. Le lendemain, à Kostroma, il communie à la liturgie. Le dimanche 21 juillet je le revois, en tenue, à la liturgie au monastère de Makariïev. Le mardi 23 juillet il nous accompagne à Diveyevo et il n'est pas le dernier pour se plonger complètement dans la source miraculeuse dont l'eau est à 4° seulement ! A Iaroslavl, dans l'autocar qui nous conduit à Toutaïev, je remarque sur le rétroviseur intérieur du chauffeur une petite croix ainsi qu'une petite icône de saint Nicolas. De même, le lendemain après-midi, en allant à l'église, je remarque dans le bus une icône du Christ, près du chauffeur, sous une photo de Platini ! De même encore, à Nijni-Novgorod, le samedi 20 juillet, il y a deux icônes près du chauffeur, dont l'une de saint Séraphim de Sarov. Et, dans l'autocar qui nous conduit de Riazan au monastère de *Saint-Jean-le-Théologien*, un petit crucifix attire encore mon attention. On sent bien que la *Perestroïka* a fait son oeuvre. A Iaroslavl, dans l'église *Saint-Michel-l'Archange*, ouverte au culte il y a deux ans seulement, de nombreux militaires ont été baptisés. Il faut préciser qu'une garnison se situe à proximité de l'église.

De la résurrection de la Russie chrétienne nous avons un témoignage lorsque, le 17 juillet, nous allons en autocar de Iaroslavl à Toutaïev, où depuis 1991 se trouve l'un des deux camps d'été des jeunes de la *Fraternité du Saint-Sauveur* de Moscou. L'autre camp se situe entre Tver et Ouglitch au bord de la Volga également. Nous sommes passés à sa hauteur avec le bateau. Ce camp dure quinze jours durant lesquels sont célébrées **neuf** liturgies ! Mais il est important de préciser que l'assistance aux dites liturgies est facultative. Le jeune directeur du camp nous dit que le sens du camp est d'apprendre aux enfants le sens de la prière commune et de la liturgie ainsi que de tra-

de toute évidence politique dans la mesure où il mobilisait les jeunes pour participer, par exemple, aux grands chantiers et dans la mesure aussi où il préparait à l'adhésion au P.C.I.S. (au parti communiste de l'Union Soviétique).

<sup>2</sup> C'est ce que je me disais notamment le dimanche 14 juillet lorsqu'à Tver je vis le protodiacre marié -- quelle voix ! et quelle voix que celle de l'archevêque Victor surnommé *la trompette de Jéricho* ! -- concélébrer durant trois heures sans jamais consulter un texte liturgique : malgré le Goulag et l'athéisme militant et les destructions d'églises et de monastères, la culture liturgique a été miraculeusement conservée. Songeons, par comparaison, aux énormes difficultés que nous éprouvons, nous, pour former une chorale connaissant bien l'ordo et l'office byzantin !

<sup>3</sup> Jusqu'à la Révolution, c'était un monastère d'hommes. Il fut fermé et ruiné sous le régime communiste. La réouverture datée de cinq ans. C'est désormais un monastère de femmes. Dans l'église, on peut voir des échafaudages nécessités par les travaux de restauration des fresques. Nous y avons vénéré les reliques de saint Ignace Brianchaninov (1807-1867). cf. Ignace Brianchaninov. *Introduction à la tradition ascétique de l'Eglise d'Orient. Les miettes du festin*. Ed. Présence, 1979.

vailer pour les autres. Le soir ont lieu des discussions entre l'aumônier -- momentanément absent lors de notre visite -- et les jeunes notamment, sur la liturgie et la confession. Le camp a une chorale d'une dizaine d'enfants et d'adolescents de 10/11 à 14/16 ans qui nous chantent un tropaire en l'honneur de tous les saints de la terre russe. Quel exemple pour nos camps à nous ! Durant ces quinze jours, ces jeunes reconstruisent une église et restaurent un cimetière. Oserions-nous proposer un tel travail de vacances à nos jeunes à nous ? Et pourtant quoi de plus orthodoxe ? En effet, je songeais alors à ces mots de saint Jean de Cronstadt dans *Ma vie en Christ : Apprenons à rencontrer la mort sans crainte, comme une décision de notre Père du ciel qui, en vertu de la résurrection du Christ d'entre les morts, a perdu son horreur... afin de pouvoir aborder la mort sans crainte, sans honte, paisiblement, non pas comme une dure loi de nature, mais comme une invitation affectueuse du Père céleste, saint et bienheureux au Royaume éternel*<sup>1</sup>.

L'un des plus authentiques témoignages de cette résurrection présente de l'Orthodoxie russe est sans doute cet *Institut saint Tikhon* et cette *Fraternité du Saint-Sauveur* dont nous avons déjà parlé. L'Institut a maintenant cinq ans. La Fraternité constitue l'essentiel du corps professoral de l'Institut. L'enseignement concerne notamment la restauration et la peinture d'icônes, et le chant liturgique. De l'Institut et donc de la Fraternité dépendent deux lycées orthodoxes. En effet, les écoles d'Etat n'assurent aucune éducation, aucun enseignement sérieux et les établissements privés sont trop chers pour les enfants de ces familles nombreuses et très pauvres. Les deux lycées en question, eux, assurent un enseignement de qualité et pratiquement gratuit. Seules les familles qui peuvent donner donnent et elles sont minoritaires.

Avant la révolution bolchevik il y avait de nombreuses Fraternités, notamment à Saint-Petersbourg et à Moscou. On rencontre des Fraternités en Russie dès le XIII<sup>ème</sup> siècle. Primitivement, c'étaient des ateliers villageois, des organisations purement sociales qui ne se sont préoccupées, avec la bénédiction de la hiérarchie, de problèmes proprement ecclésiaux qu'ultérieurement lorsque le besoin s'en est fait sentir. Plus tard encore, c'est-à-dire au XVII<sup>ème</sup> siècle, les Fraternités se sont émancipées par rapport aux évêques. L'épiscopat commença alors à limiter les Fraternités, si bien qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle elles ont perdu toute importance. Leur renaissance, avec la bénédiction des évêques, intervient au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce sont alors essentiellement des organisations sociales orthodoxes appelées à aider à la renaissance de la vie religieuse en Russie. Les structures de l'Eglise avaient besoin de cette assise sociale. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, il y avait en Russie quelque 700 Fraternités. Bien entendu, à la Révolution tout fut arrêté. Aujourd'hui, les structures officielles de l'Eglise sont impuissantes à faire face à la situation. D'où la nécessité d'un support, d'une assise sociale fournis par les Fraternités avec la bénédiction de la hiérarchie. Le récent Synode des évêques a limité sans l'arrêter le phénomène des Fraternités : les Fraternités doivent se situer auprès des paroisses. Ce sont les Recteurs des paroisses qui doivent les assister spirituellement.

Les Fraternités surgissaient lorsque la structure ecclésiale n'était pas à la hauteur de la situation. Or, c'est le cas de la situation actuelle : les écoles, les hôpitaux, les soins à donner aux vieillards posent d'énormes problèmes. La *Fraternité du Saint-Sauveur* a été créée à Moscou en octobre 1990. En réalité elle existait *de facto* depuis quinze ans grâce à l'initiative du P. Vsevolod Spiller et du P. Troïtsky. Ce dernier a vécu en reclus, entretenant une correspondance avec un certain nombre de fils spirituels, dont cinq prêtres parmi lesquels le P. Alexandre qui nous a accompagnés tout au long de ce pèlerinage. Le guide spirituel de la Fraternité est présentement le P. Vladimir, le Recteur de la paroisse *Saint-Nicolas-des-forgerons*, un prêtre marié de 55 ans environ, père de quatre enfants, dont la journée commence à l'aurore et s'achève vers minuit, quand ce n'est pas plus tard. Quinze églises dépendent de cette Fraternité. Une seule était en activité avant 1990 ( *Saint-Nicolas-des-forgerons* ). Trois ont été construites à neuf. Les autres étaient en ruines, délabrées. Des réunions mensuelles de prières communautaires avec, notamment la récitation de

<sup>1</sup> P. Jean de Cronstadt, op. cit. pp. 46 et 123.

l'Acatliste, ont lieu dans chacune de ces quinze églises successivement. Il y a aussi des écoles du dimanche.

L'Institut *Saint-Tikhon* forme aussi des infirmières orthodoxes. Leur diplôme est reconnu par l'Etat. La Fraternité possède également deux fraternités de soeurs, deux hôpitaux, un asile de vieillards et un orphelinat pour enfants abandonnés. Les subventions de l'Etat sont réelles mais insuffisantes. Depuis quatre ans fonctionne également une cantine pour les S.D.F. et pour certains étudiants avec une aide financière provenant de France. La Fraternité voudrait que des asiles de vieillards tels que le sien dépendent des paroisses, ce qui était le cas avant la Révolution. Mais, pour l'instant, l'Etat refuse catégoriquement une telle organisation, voulant placer les asiles de vieillards sous la tutelle du Ministère des Affaires sociales.

Dans la Russie actuelle on peut faire beaucoup de choses, mais c'est à la condition d'avoir de l'argent et c'est précisément lui qui manque le plus ! Les seuls revenus importants et stables de la Fraternité sont ceux que lui procure l'édition. Malgré leur pauvreté, les Russes orthodoxes achètent des livres : ils ont enfin la liberté de lire autre chose que les oeuvres de Lénine, de Marx et d'Engels. Les publications de l'Institut sont diffusées dans toute la Russie avec le soutien du Ministère de l'Education.

Le doyen de l'Université de Moscou, un ancien "bon" communiste, a permis à l'Institut de faire ses cours dans les locaux de l'Université. Les 1500 étudiants à Moscou ne sont pas seulement de futurs prêtres mais tout simplement des gens intéressés par la catéchèse, qui veulent aider les prêtres, des enseignants des écoles du dimanche soucieux de se former en matière de doctrine chrétienne. L'Institut comporte des départements spécifiquement féminins tels que le département de couture ou la direction de chorale qui est assumée surtout par des femmes. Il y a un jeune homme tatar dans le département de broderie ! Il y a aussi des femmes qui peignent ou restaurent des icônes et il y a des femmes théologiennes. Il y a six filiales de l'Institut dans l'ensemble de la Russie ainsi que des cours par correspondance.

Nos amis de la Fraternité du *Saint-Sauveur* ne veulent pas céder à la tentation de l'action politique, de l'effort pour influencer sur les événements -- en adressant des protestations au patriarche, au président de la République, en participant à des manifestations -- en se désintéressant des hôpitaux, des écoles, des orphelinats et des asiles de vieillards.

Ils ne veulent pas davantage céder à la tentation de créer une structure parallèle à l'Eglise à l'échelle du pays, des filiales de leur Fraternité. A ceux qui voudraient les décider à le faire ils répondent que c'est à eux de créer quelque chose de solide avec leurs évêques et leurs prêtres, dans le contexte eucharistique de l'Eglise locale.

La Russie que nous avons visitée est un vaste chantier de reconstruction d'églises et de monastères, de restauration de fresques. Toute la population se cotise pour reconstruire les églises. Et pourtant on n'est pas riche, tant s'en faut : dans le meilleur des cas un professeur d'Université a un salaire mensuel de 300.000 roubles, soit 300 de nos francs ! Le dimanche 14 juillet, à Tver, mon épouse met dans le plateau de la quête un billet de 50.000 roubles en se disant qu'elle donne 50F. Mais la dame russe qui est à côté d'elle n'en croit pas ses yeux exorbités : 50.000 roubles ! A Moscou, l'Eglise du *Saint-Sauveur* est en cours de reconstruction. A proximité a été construite une petite chapelle en bois où des étudiants et leurs parents viennent prier pour le succès de la reconstruction.

Le maire actuel de Nijni-Novgorod est un bon gestionnaire. C'est un homme rigoureux. Ancien communiste, il a coupé les ponts avec le communisme. Présentement il oeuvre pour que la ville retrouve son caractère historique. Il était précédemment maire d'Arzamas. Lorsque les reliques

de S.Séraphim de Sarov passèrent par Arzamas allant à Diveyevo, où nous sommes allés les vénérer, il accorda à la ville d'Arzamas un jour férié. Le Gouverneur est un docteur en physique-mathématique de 33 ans dont le programme est ainsi résumé par notre guide : les routes et les églises.

Mais la reconstruction des églises n'est pas sans ambiguïté. La partie déchristianisée de la population trouve qu'il y a d'autres priorités. Le patriarche, présent à la prestation de serment de Boris Eltsine, le 9 août dernier, est accusé de collusion avec le Président de la République. Que pense actuellement cette partie de la population lorsqu'achetant une bouteille d'eau minérale *The Saint Springs*, elle peut lire sur l'étiquette en russe et en anglais : ... *avec la bénédiction de Sa Sainteté Alexis II, patriarche de Moscou et de Russie. Les bénéfices de l'Eglise contribueront à la reconstruction d'églises et de monastères de l'Eglise orthodoxe russe*<sup>1</sup>?

Nos amis sont conscients du danger. Par exemple de céder à la tentation de faire du commerce rentable en bénéficiant de certaines exemptions fiscales consenties à l'Eglise par le nouveau régime.

Mais je me suis dit aussi que les chrétiens admirables que nous avons fréquentés et aimés tout au long de ce pèlerinage -- essentiellement des prêtres et des laïcs de l'*Institut Saint-Tikhon* et de la paroisse *Saint-Nicolas-des-forgerons* de Moscou -- avaient encore à **aller à la rencontre d'une certaine modernité.**

Un jour, j'ai cru que Jean-Paul II était dans la salle du navire où nos amis nous parlaient : *l'initiation, dans les écoles, au planning familial est une profanation. Nous considérons négativement la pratique de la contraception. La vie est donnée par Dieu et lui seul régule la vie. Influencer dans ce que Dieu fait est un grand péché. Les carêmes sont là pour réguler les naissances. La vie spirituelle est en elle-même une limitation des naissances. Dans la tradition des Startsi, il n'y a pas d'autre réponse que l'ascèse. Le mariage est une ascèse. La contraception ne fait pas baisser le nombre des avortements.*

Le but du mariage est-il l'instinct **animal, naturel** de multiplier la **vie**, l'ερως n'est-il qu'une ruse de l'espèce **pour se propager**, ou bien la finalité véritable du mariage est-il l'**amour** - αγάπη ( agapè ) de deux **personnes** ? Peut-on défendre contre l'Occident chrétien une belle théologie trinitaire accordant la priorité aux personnes, aux hypostases, et penser la sexualité humaine en fonction des catégories de nature et de vie ? Un couple stérile et donc à l'abri du lapinisme, de la natalité à répétition n'aura pas besoin de contraception. Certes, s'il se veut chrétien, il aura besoin d'ascèse mais une nuée de couples chrétiens peuvent témoigner que la contraception peut aller de pair avec l'ascèse. Les carêmes sont faits pour l'ascèse, non pour la contraception. Que si, le carême une fois fini, le respect de la santé de l'épouse en tant que **personne** -- ou bien des considérations professionnelles ou économiques parfaitement respectables dès lors qu'elles concernent des **personnes** -- imposent la non-procréation, va-t-on poursuivre le carême en temps pascal parce qu'on a la malchance de n'être pas stérile ? L'union amoureuse n'est-elle légitime que lorsqu'on peut raisonnablement penser que l'enfant en sera la récompense ou bien admet-on une bonne fois qu'elle puisse être le langage de l'**amour personnel** ? Pour "naturelle" qu'elle soit la méthode Ogino ne consiste pas moins à déconnecter l'ερως de la procréation. Lorsqu'ils nous parlèrent des Fraternités plus ou moins hétérodoxes nos amis regrettèrent que celles-ci aient été influencées par des théologiens orthodoxes contemporains qui pour nous sont des références : Alexandre Schmemmann, Nicolas Afanassiev, Jean Meyendorff. Certes, ils s'empressèrent de préciser que ces grands théologiens n'étaient pas responsables de l'utilisation qui était faite de leur pensée. Il n'en reste pas moins qu'ils regrettaient une certaine filiation. Je me suis dit alors qu'un autre théologien eût pu être critiqué par eux :

<sup>1</sup> *Blessed by His Holiness Alexis II, Patriarch of Moscow and Russia. Church proceeds will be contributed to the rebuilding of churches and monasteries of the Russian Orthodox Church.*

Paul Evdokimov. N'écrivait-il pas dans *Sacrement de l'amour : L'Eglise Occidentale, fidèle à sa conception de la procréation comme fin première du mariage se trouve dans une situation des plus difficiles. La surpopulation accule les couples à l'abstinence qui est la suppression pure et simple du mariage...*?<sup>1</sup>

En écoutant nos amis je pensais beaucoup à Evdokimov. Bien entendu, je n'avais pas ses ouvrages sous la main, mais je les avais lus avec passion en 1969 avant d'entrer dans l'Orthodoxie. Nos amis se référaient aux oracles des startsi. Je me disais que c'était paradoxal, dans le contexte d'une Eglise qui n'a jamais cessé d'avoir un clergé marié et qui reproche à juste titre à l'Eglise romaine d'avoir contraint tous les prêtres au célibat. A mon retour de Russie je me suis précipité dans ma bibliothèque et je n'ai pas tardé à tomber sur des passages de mon cher Paul Evdokimov comme celui-ci : *On assiste actuellement à une passive et sourde opposition<sup>2</sup> des couples croyants. Il s'agit bien de leur destin présent et futur, et ici, semble-t-il, personne ne peut décider à leur place<sup>3</sup>. Nos amis semblaient mettre sur un même pied d'égalité la contraception et l'avortement. Comme si, pour beaucoup de couples, chrétiens ou non, le recours à la contraception n'était pas inspiré par l'horreur de l'avortement !*

L'autre rencontre avec la modernité, j'y ai songé dès avant le début de notre pèlerinage puisque ce fut le samedi 13 juillet à la prière du matin lorsque j'entendis dire : *Demain, c'est dimanche. Ceux qui veulent communier pourront se confesser ce soir. En Russie, il est d'usage de se confesser chaque fois que l'on veut communier.* Je me disais : les prêtres eux-mêmes se confessent-ils chaque fois qu'ils s'apprêtent à célébrer ? Que l'on incite fortement à se confesser chaque fois qu'il communie un chrétien qui ne vient à l'église qu'à Pâques ou même quelques fois par an seulement, c'est très bien. Mais je me suis demandé si, pour respecter la divine communion on n'en arrivait pas à déprécier le sacrement de la confession. Et puis je n'aime pas qu'on fasse deux poids deux mesures entre les fidèles et les prêtres.

C'est pourtant ce que j'ai cru devoir constater lorsqu'à Kassimov le P. Vladimir, après nous avoir admirablement accompagnés tout au long de la visite de sa ville, est venu jusqu'à notre bateau et nous a parlé quelques instants, nous disant notamment que la communion fréquente des fidèles était à déconseiller : *Plus d'une fois par mois, ce n'est pas nécessaire.* Je n'ai pu alors m'empêcher de remarquer *in petto* que, nous, les prêtres, au cours de ce pèlerinage, nous concélébrions en semaine jusqu'à 13 ou 14, donc sans nécessité pastorale. Des fidèles investis du sacerdoce royal, qui ne communient qu'une fois par mois, et des prêtres investis du sacerdoce ministériel qui communient plusieurs fois par semaine ? Je me souvenais aussi de saint Séraphim de Sarov qui *recommandait la communion fréquente aux fidèles, exhortant les prêtres à faciliter aux croyants la possibilité de recevoir la divine communion*<sup>4</sup>. Il faut dire que sur ce point précis nos amis parlaient à plusieurs voix. C'est ainsi qu'André Borissovitch se référait à l'autorité spirituelle d'un prêtre mort en Lettonie y a dix-sept ans, le P. Tavrion ( 1898-1978 ), qui avait un don de clairvoyance et qui conseillait à tous de communier tous les jours<sup>5</sup>.

La nécessité d'une rencontre avec la modernité, je l'ai encore sentie tout au long de ces longues célébrations -- trois heures à Iaroslavl, pour les Vigiles de saint Serge, trois heures à Tver, ou à Moscou, le dimanche matin -- dans une langue liturgique inintelligible, ou très peu intelligible même pour des Russes, pouvant provoquer un agréable bercement liturgique mais bien incapable de vérifier la belle formule du P. Cyprien Kern : *Le chœur de l'église est une chaire de théologie.*

<sup>1</sup> Paul Evdokimov, *Sacrement de l'amour, Le mystère conjugal à la lumière de la tradition orthodoxe*, Ed. de l'Epi. Paris, 1962, p. 236.

<sup>2</sup> En 1962, en effet, l'opposition pouvait être qualifiée de passive et de sourde. On ne pourrait plus le dire 34 ans plus tard et c'est tant mieux.

<sup>3</sup> Paul Evdokimov, op. cit. p. 237. C'est Evdokimov qui souligne.

<sup>4</sup> Valentine Zander, op. cit. p. 13.

<sup>5</sup> Il va sans dire, mais il va encore mieux en le disant, que lorsqu'un prêtre orthodoxe dit cela il sous-entend toujours que la personne qui communie a une conscience droite et pure et qu'on ne saurait communier sans s'être au préalable confessé si l'on a sur la conscience un péché grave.

Dès le milieu du troisième siècle l'Eglise de Rome tirait les conséquences du fait que le grec était devenu inintelligible au peuple et elle passait au latin<sup>1</sup>. L'Eglise du III<sup>e</sup> siècle ne ployait pas encore sous le poids *humain trop humain*<sup>2</sup> de la Tradition multiséculaire. Pour retrouver la légèreté, c'est-à-dire la jeunesse qui était la sienne et cesser de sacraliser les langues liturgiques, il faut relire saint Paul dont un passage de la *Première Epître aux Corinthiens* est, qu'on le veuille ou non, incontournable : *Si je prie en langue, mon esprit est en prière, mais mon intelligence n'en retire aucun fruit. Que faire donc ? Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence. Je dirai un hymne avec l'esprit, mais je le dirai aussi avec l'intelligence. Autrement, si tu ne bénis qu'en esprit, comment celui qui a rang de non-initié, répondra-t-il "Amen" à ton action de grâces, puisqu'il ne sait pas ce que tu dis ? Ton action de grâces est belle, certes, mais l'autre n'est pas édifié* ( I Co. 14, 14-17 ). Partout, j'ai observé que les évêques et les prêtres prêchaient à la fin des liturgies et non point après la lecture de l'Evangile. Ne comprenant pas le russe je n'ai pu apprécier si ces homélies se référaient aux textes bibliques lus au cours de la célébration. Mais il est évident de toute manière qu'en prononçant l'homélie trop longtemps après les lectures bibliques -- lectures effectuées en une langue difficilement compréhensible et trop souvent sur un ton qui, loin de permettre au lecteur de s'effacer devant le texte, le met en avant de façon parfois bien pénible! -- on ne fait pas à la Parole de Dieu la place qui lui revient.

Dernière rencontre avec la modernité qu'il faudra faire, me semble-t-il : renoncer à célébrer derrière des iconostases dont les portes et les rideaux sont fermés même lorsque le célébrant se retourne vers le peuple pour le bénir ! On parle de symbolisme : la procession de la grande Entrée avec les Dons est une réplique des funérailles solennelles. Il faut fermer les portes parce que le Christ est mis au tombeau. Mais que devient le symbolisme lorsqu'il y a un évêque et que les portes restent ouvertes ? Lors des discussions préconciliaires en Russie avant la Révolution, le futur patriarche Tikhon, l'évêque Nazaire de Nijni-Novgorod ou encore l'évêque Serge de Finlande se prononcèrent en faveur de la lecture des prières à haute voix<sup>3</sup>. Surtout, la rencontre avec la modernité signifie que l'on tienne compte du fait que l'homme du XX<sup>e</sup> siècle finissant est plus *édifié*, pour reprendre l'expression de l'Apôtre, il saisira beaucoup mieux que la divine liturgie est la célébration du mystère de la mort/vie, de la résurrection et de la vie jaillissant du tombeau en entendant les paroles de l'anaphore prononcées à haute et intelligible voix et non pour le seul clergé dissimulé derrière l'iconostase -- *La nuit où il fut livré, ou plutôt se livra lui-même pour la vie du monde... Nous souvenant donc... de la croix, du tombeau, de la résurrection le troisième jour...* -- plutôt que d'avoir besoin que, de temps en temps, on lui explique pourquoi on ferme porte et rideau. D'ailleurs, l'explication serait-elle convaincante ?

S'agissant des incertitudes et des ambiguïtés de la vie actuelle de l'Eglise en Russie, il m'a été donné de faire l'expérience suivante : expérience désagréable mais qui ne s'est finalement pas trop mal terminée tout en me laissant sur ma faim. Le 23 juillet nous sommes allés -- les prêtres en taxi, les fidèles en autocar -- de Mourom à Diveyevo, au monastère où se trouvent désormais les reliques de saint Séraphim de Sarov. A notre arrivée à 7 heures, nous commençons par célébrer un office d'Acathiste à Saint Séraphim devant la châsse qui contient ses reliques. Un jeune et très gentil prêtre russe préside la célébration au cours de laquelle j'interviens deux fois en français et deux fois en grec. Tout se passe très bien. Malheureusement, tandis que nous achevons l'Acathiste, je vois se mettre en place devant l'iconostase un groupe de prêtres nouvellement arrivés qui se préparent à célébrer. Quand nous arrivons dans le sanctuaire, ces confrères sont déjà habillés et en train de célébrer la Proskomidie. Le jeune prêtre qui va présider -- 35-40 ans -- déclare ne pas pouvoir prendre sur lui la responsabilité de laisser célébrer non point seulement des non-russophones mais des **non-russes**. Il faut qu'il téléphone au métropolite Nicolas de Nijni-Novgorod. Finale-

<sup>1</sup> cf. Dom Cabrol, *Le livre de la prière antique*, Mame, Tours, 1920, p. 69.

<sup>2</sup> Nietzsche, *Humain, trop humain*, 1878.

<sup>3</sup> cf. Henryk Paprocki, *Le mystère de l'Eucharistie. Genèse et interprétation de la liturgie eucharistique byzantine*, Ed. du Cerf, 1993, pp. 306-307.

ment, il est décidé que les non-russes pourront célébrer. Avant de commencer la liturgie, alors que nous sommes en deux files de part et d'autre de l'autel -- nous sommes 13 ou 14 prêtres et une dizaine de diacres ! -- moi au troisième rang dans la file de gauche par rapport au prêtre qui préside, ne voilà-t-il pas qu'un petit prêtre de 22/23 ans, qui doit à son âge tendre de se trouver à la quatrième ou cinquième place dans la file de droite, contourne l'autel pour venir me demander : *Orthodoxe ?* J'ai la faiblesse de lui répondre : *Oui*. J'aurais dû lui dire : *J'essaie de le devenir en espérant l'être un jour enfin, un quart d'heure avant de mourir*. Mais le comble est atteint lorsque le premier célébrant, en supprimant totalement, à partir du *Notre Père*, l'ordre d'intervention des concélébrants, s'arrange pour qu'aucune intervention dans une autre langue que le slavon ne se produise pas. Il ne peut cependant empêcher un confrère hollandais d'intervenir en slavon pour l'ecphonèse du *Notre Père* que je m'apprêtais à prononcer en grec. Nous sommes trois à ne pas ouvrir la bouche tout au long de cette liturgie.

J'ai mis plusieurs jours à découvrir le pot aux roses. Selon les renseignements complémentaires que j'ai pu obtenir de la part de deux confrères qui les tenaient du prêtre premier célébrant, il semble qu'il y ait eu à Diveyevo une tentative -- qui a avorté mais qui a laissé des traces, disons *psychologiques* -- de l'Eglise russe hors-frontières d'installer une Eglise parallèle. L'échec de la tentative n'a pas fait disparaître les intentions de cette Eglise dans la région. D'où une extrême méfiance renforcée par le fait qu'à l'instar de Lourdes en France un nombreux clergé va et vient dans ce lieu de pèlerinage très fréquenté. Même un prêtre de Russie n'est pas assuré de pouvoir célébrer la première fois qu'il vient à Diveyevo. Finalement, compte tenu du contexte, le président de la liturgie a été bon envers nous ! Il ne voulait que du slavon car il ne voulait pas attirer l'attention sur lui. A quoi s'ajoute le fait qu'il y a quelques années il y a eu un ( des ? ) vol(s) d'ἀντιμήνσιον ( α ) ( antimension(a) ).<sup>1</sup> Je me suis demandé -- sans avoir pu obtenir la réponse faute de pouvoir parler en russe avec le prêtre qui avait présidé la liturgie -- si ce ( ou ces ) vol(s) n'avai(en)t pas été le fait de clercs appartenant à l'Eglise russe hors-frontières. Tout ceci se passait à quelques mètres des reliques de l'humble Séraphim que je priais instamment depuis deux heures du matin, pour mes proches, mes amis, pour chacun de mes paroissiens dont je me souvenais du nom. Dans notre condition pécheresse et déchue, l'Eglise est ainsi un double mystère de laideur peccamineuse et de beauté incréée, de corruption satanique et de splendeur paradisiaque, de ténèbres et de lumière, de deuil et de joie pascalle, de discorde et d'amour, de chute et de salut, de défiguration de l'image de Dieu en l'homme et de transfiguration de la personne humaine selon la ressemblance de Dieu, de flétrissure et de déformité.

## Conclusion

J'ai profondément aimé cette terre et ces hommes. En rentrant à Moscou par la Moscova, une certaine tristesse m'a gagné à l'idée de quitter -- pour toujours peut-être -- de merveilleux chrétiens que je ne connaissais que depuis quinze jours mais que tout de suite j'avais aimés : le Père Alexandre, dont la démarche, l'élocution avaient quelque chose de racé, d'aristocratique, haute colonne de prière se déplaçant parmi nous mais dont la tête semblait être dans les cieux; Nana, notre interprète et notre guide si dévouée, si douce, si profondément chrétienne; Andreï Borissovitch qui, dans la cohue du départ à l'aéroport de Shérémétéievo, n'ayant pu me faire ses adieux, me fit porter

<sup>1</sup> C'est une pièce d'étoffe brodée, en lin ou en soie, sur laquelle est reproduite la scène de la mise au tombeau du Christ. C'est l'équivalent du *corporal* latin. Il figure sur tous les autels. Avant la grande Entrée, le prêtre le déploie et après, il y dépose la patène et le calice. Il replie l'ἀντιμήνσιον après la communion et dépose dessus le livre des Evangiles. Si la divine Liturgie est célébrée hors d'une église, l'ἀντιμήνσιον est indispensable pour remplacer l'autel. Les ἀντιμήνσια sont consacrés par l'Evêque en même temps que l'autel lors de la consécration d'une église. L'Evêque en consacre alors un nombre suffisant pour répondre à toute demande.



une fleur par l'une des fillettes du P.Nicolas Rehbinders; le tout jeune Père Alexis et ses tout jeunes enfants souvent accrochés à sa blanche soutane; et Nicolas Evguenievitch, son père, et celui de deux autres prêtres et pour cela appelé *le père des Pères*; Ludmilla Dimitrievna et Galina, qui furent pour nous d'un dévouement silencieux et souriant de tous les instants durant ces dix-sept jours. A travers ces hommes et ces femmes j'ai perçu l'écoulement d'une source inépuisable de lumière joyeuse et sereine.

Terre de souffrance et de violence bien avant, hélas, les Bolcheviks, mais terre de tendresse et de douceur où l'on qualifie un fleuve nourricier de *Matouchka*, terre d'hospitalité. A Mourom, dès que nous avons mis le pied à terre, nous avons été accueillis avec le pain et le sel par une jeune fille habillée en costume local. Chacun d'entre nous prit un morceau de pain et le trempa dans le sel. Le pain était encore tout chaud ayant été préparé spécialement pour nous<sup>1</sup>.

Le jour où il nous a accueillis, l'archevêque de Tver avait de sérieux problèmes de santé nécessitant un scanner qui devait être effectué le lendemain. Et pourtant, après nous avoir reçus à sa table, nous les prêtres -- il ne pouvait évidemment recevoir quelque 80 personnes ! -- avec un sens remarquable de l'hospitalité, il nous a consacré tout son dimanche après-midi pour nous faire visiter personnellement toutes les églises de sa ville ainsi que l'un des sept monastères de son diocèse<sup>2</sup>. Au cours de la liturgie, à table, et tout au long de la visite quelle attention à l'autre, quelle douceur, quelle bonté ! Un vrai pasteur !

Et quelle était belle la lumière du soleil de Russie lorsqu'elle resplendissait dans la barbe toute blanche et foisonnante du petit archevêque Michée de Iaroslavl ! Avec quelle sollicitude, au cours des trois heures de la célébration des vigiles de saint Serge<sup>3</sup> il a été attentif à ce que j'intervienne malgré mon ignorance du slavon<sup>4</sup> ! Agé de 75 ans, il n'est évêque que depuis trois ans, moine depuis un demi siècle. C'est un homme rayonnant de bonté et de douceur. Il se déplace pour venir nous rendre visite sur le bateau. Il nous dit avoir deux préoccupations essentielles : assurer la relève des prêtres en ordonnant des prêtres mariés. En Russie, dans les paroisses, estime-t-il à juste titre, il faut des prêtres mariés.<sup>1</sup> D'autre part, il veut s'assurer que les prêtres participent activement à l'oeuvre de résurrection des églises. Il se déplace donc à travers tout son diocèse pour aller sur le terrain s'entretenir avec ses prêtres, les écouter, examiner avec eux comment résoudre les problèmes qui se posent. Encore un vrai pasteur !

Et comment oublier la centaine de moniales du monastère de la *Sainte-Trinité- Novo-Goloutvin*, à Kolomna ? Le monastère a été rendu à l'église en 1989<sup>2</sup>. Neuf moniales, dont l'higou-

<sup>1</sup> Si la ville de Mourom nous reçoit ainsi, ce n'est peut-être pas sans rapport avec le fait que cette cité artisanale et marchande, provinciale, avec des marchés importants jusqu'à la Révolution, s'est rendue célèbre en Russie pour son pain : les petits pains de Mourom étaient envoyés sur la table du tsar et sur celle du patriarche. En une semaine ils étaient acheminés par attelage de chevaux. Cuits sans levure et avec l'eau d'une source particulière pour mouiller la semoule, ils ne durcissaient pas rapidement.

<sup>2</sup> Il s'agit d'un monastère de dix-huit femmes, d'une grande pauvreté pour l'instant. L'Higouménissa est une finnoise d'origine protestante antérieurement à la Faculté de philologie de l'Université de Moscou. Au moment de notre passage, il n'y avait qu'un mois qu'il était considéré comme un monastère. C'avait été un monastère avant Pierre le Grand. Les locaux très sombres, que nous visitons avec l'archevêque, de l'atelier d'iconographie sont d'une extrême exigüité. Les moniales et l'archevêque ne sont pas encore parvenus à motiver les autorités civiles ( le maire et le gouverneur ) en faveur de l'art iconographique et à leur faire comprendre qu'il y a là une possibilité de redonner un rayonnement culturel à Tver, ville particulièrement détruite par le Bolcheviks.

<sup>3</sup> Trois heures suivies d'une demi heure de vénération des reliques des saints Princes Basile, Théodore et David !

<sup>4</sup> En sortant de l'église une jeune femme russe s'approche de moi, me demande ma bénédiction et me récite *le Notre Père* en français pour me prouver qu'elle a été une bonne élève dans son étude de ma langue maternelle !

<sup>1</sup> Toutefois, à Mourom, le soir du 22 juillet, lorsque nous célébrons les vigiles puis un molébène en l'honneur de sainte Juliana, une sainte du XIV<sup>ème</sup> siècle qui est de la famille de la Matouchka du P.Nicolas Rehbinders et que j'apprends l'âge du Recteur : 21 ans, je me dis que les évêques entretiennent parfois avec les canons ecclésiastiques des rapports dont ils ont le secret...

<sup>2</sup> Le monastère est riche : il possède une grande propriété agricole. Quatre monastères, dans la région de Moscou, dépendent de lui. Les soeurs ont un atelier de faïences. Certaines moniales sont finnoises, d'autres hongroises, une est hollandaise -- elle a un tout jeune fils qui est moine à l'Athos ! --. La Fédération de Russie est représentée par douze nationalités.

ménissa, nous chantent des chants liturgiques. Elles chantent aussi en grec ( Κύριε ἑλέησον) dans une des églises du monastère<sup>1</sup>.

Par la suite, nouveau concert, avec une chorale plus nombreuse, dans une autre église située au-dessous de la précédente. On nous sert alors une collation -- et nous sommes environ quatre-vingts ! -- : troisième concert ! Et ce que je remarque alors avec plaisir, c'est que ce sont des chants populaires et militaires et pas nécessairement religieux. De même, dans une salle jouxtant le réfectoire, les soeurs exposent des toiles qui ne sont pas des icônes. Elles ont représenté leur communauté avec humour : une barque/arche de Noé peuplée de moniales/ marionnettes! Toutes sont jeunes, voire très jeunes. Et quel rayonnement de joie ! A la fin, chacun d'entre nous reçoit un petit cadeau.

J'ai aussi aimé qu'à Kostroma, le monastère fondé en 1426 par le moine Nikita, un parent de saint Serge, soit un monastère dans la ville. Il est situé à proximité immédiate d'une salle de bal et d'une prison. Les jours de noce, de la salle de bal arrive jusqu'aux oreilles des moniales le bruit assourdissant de la musique. La prison est habitée par un millier de femmes que les moniales vont visiter chaque semaine et avec lesquelles elles ont un bon contact. Depuis 1991, le monastère abrite une maison de retraite pour une quarantaine de vieillards, et, depuis 1993, un orphelinat pour une trentaine de fillettes et adolescentes. L'higouménissa voudrait que ces dernières apprennent des langues étrangères afin de posséder le maximum d'atouts pour affronter l'avenir. Ceux qui, dans Kostroma, se trouvent dans le dénuement, sont invités à venir aider les moniales qui, en retour, leur assurent, j'imagine, le nécessaire.

Terre de souffrance et de violence, mais aussi terre de tendresse et de douceur. Sainte Russie baptisée par immersion mais, en notre triste XXème siècle, déchristianisée. Terre de résurrection où s'impose le devoir de mémoire. J'ai été profondément heureux de te découvrir et je t'ai aimée, moi qui suis venu vers toi d'une terre baptisée par aspersion mais qui a sur toi, pour le meilleur et pour le pire, quelques longueurs d'avance dans l'inévitable rencontre avec la modernité.

\* \* \*

---

<sup>1</sup> Avec quelle surprise et quelle joie j'ai entendu les moniales du monastères de la Tolga et celles du monastère de Makariev chanter, au cours de la divine liturgie, le Τρισάγιον sur la mélodie byzantine de la troisième stance du Vendredi saint ! J'avais été déjà agréablement surpris, dès le 14 juillet, à Tver, d'entendre l'archevêque Victor chanter en grec l'ecphonèse de la prière du Τρισάγιον. Je me suis dit alors que le schisme entre les deux patriarchats de Moscou et de Constantinople n'eût pas été seulement un péché, mais une sottise.